

Quod vult Deus (quod vis fac)¹

Avant de commencer, je tiens à signaler que la lettre A sur laquelle j'avais jeté initialement mon dévolu, le double A d'Augustin et d'Amour libre, a dû se transformer en Q. D'une certaine manière, et sans être très lacanien, cela dit déjà quelque chose. Je m'en sors donc avec le nom d'un évêque de Carthage du 5^e siècle, Quodvultdeus, nom qui signifie *ce que Dieu veut* : cela me permet d'enchaîner avec la formule fameuse de Saint Augustin, autre évêque africain : « Une fois pour toutes t'est donné ce commandement concis : Aime, et ce que tu veux, fais-le ! (*Dilige et quod vis fac*, traduit plus couramment par : aime et fais ce que tu veux.) Si tu te tais, tais-toi par amour ; si tu parles, parle par amour (...). Aie au fond du cœur la racine de l'amour ; de cette racine ne peut rien sortir que de bon. » Telle est la réponse lapidaire d'Augustin d'Hippone à ce que Dieu veut, dans son *Commentaire de la première épître de Jean*, traité VII, 8.

Si tu aimes, tu es libre. Obéir à l'amour rend libre : voilà la thèse qui s'annonce. Cela revient à dire que seul l'amour est libre. Mais quel amour, libre de quelle liberté ? Voilà la question. J'ai annoncé sur le prospectus publicitaire des *Rencontres de Sophie* que sur pareille thèse nous risquions fort de ne pas nous entendre, au point que si d'aventure nous y arrivions, ce serait certainement au prix d'un malentendu, puisque j'aurais réussi à vous séduire par mon discours, alors que mon propos ne devrait pas être fait pour plaire.

Comme chacun le sait, qu'on le déplore ou non, la liberté ne consiste pas à pouvoir faire tout ce qu'on a envie, tout ce qui nous plaît ou nous plairait, tout ce qu'on serait poussé à faire. Ce genre de « passage à l'acte » conduirait vite en prison. Une telle liberté, en ce qu'elle a d'impulsif et d'immédiat, se rapproche fort de celle de l'homme ivre selon Spinoza (*Éthique* III, prop. II, scolie), lequel croit dire librement ce que, sorti de son état d'ébriété, il voudrait avoir tu. Sur le moment, il a confondu son état d'asservissement avec sa liberté. Métaphoriquement on parle de l'esclavage des passions et des désirs, l'esclavage étant le contraire de la liberté, mais c'est un langage un peu démodé, d'autant que l'Individu moderne revendiquerait plutôt ses passions et ses désirs comme ce qui *lui fait du bien*², au contraire des ennuyeuses vertus. De nos jours cependant, en dépit de tous les

discours de libération et de libéralisation, on continue de parler de dépendance ou d'addiction, comme pour l'alcoolisme ou la toxicomanie. Mais au fond on n'y voit guère qu'un problème sanitaire et non pas éthique (on peut tout de même avancer que l'un n'empêche pas l'autre). Or Je pense à un autre exemple d'addiction qui est éclairant pour notre sujet : celui de l'érotomanie, le fait d'être assujéti à une forte dépendance sexuelle. On connaît des cas célèbres, même récents. On comprend assez facilement que devant la dépendance sexuelle nous hésitions à parler d'amour. Un tel « amour » du corps de l'autre et de son propre corps en vue de sa propre satisfaction ou jouissance, on voit bien qu'il n'a plus grand chose de libre, dans la mesure où il est manifestement compulsif, comparable à la boulimie. En outre il instrumentalise l'autre à travers son corps, aussi bien que l'érotomane instrumentalise son propre corps. L'instrumentalisation ne se présente pas vraiment comme synonyme de liberté, pas plus du reste que d'amour. Mais si l'on admet sans peine que la recherche compulsive de la jouissance n'a plus grand-chose à voir avec l'amour, c'est seulement dans la mesure où on l'a taxée de compulsive ; si en revanche on cesse de la considérer comme compulsive, que devient le rapport entre la poursuite de la jouissance et l'amour ? Pour progresser d'un pas dans la question, admettons que l'amour suppose consentement et désir mutuel ; Et bien, on peut faire l'hypothèse de consentements et de désirs anonymes, faire l'amour pouvant se faire sans amour, avec des inconnus consentants et désirants. Grâce à Internet, c'est plus facile que jamais. Cependant, Augustin a longuement disserté sur la nécessité de connaître pour aimer.

Qu'est-ce qui fait donc qu'il y a amour ? La durée ? Elle n'est peut-être que le fruit de l'habitude et du manque d'imagination, de fantaisie, de désir. La promesse, l'engagement, la fidélité ? Ils ne sont peut-être que le produit du devoir plutôt que de l'amour³. Ce qu'on peut constater en fin de compte, c'est que l'amour n'est plus très libre. L'engagé est lié et a perdu son indépendance. Fini donc l'amour libre ? Pouvons-nous dire aussi précipitamment que si l'amour n'est plus libre (et libre en quel sens ?), il est fini ?

En gardant une pensée pour Spinoza, je tiens encore pour l'instant que l'amour est un sentiment, une affection, une inclination, et que par conséquent, comme toute affection ou passion, *il n'est pas libre*, puisqu'il obéit à son inclination, ou si vous voulez, au désir. Or c'est paradoxalement l'amour libre – celui qui suit sans entrave la pente de

¹ Conférence prononcée dans le cadre de l'Abécédaire des Rencontres de Sophie à Nantes en 2014, dont le thème était : « Libres ? »

² « Faites-vous du bien » est un slogan typiquement moderne, en ce sens qu'il évacue l'horizon de la mort, à la différence du *Carpe diem* du poète Horace, qui s'adresse à nous comme mortels. Le paganisme antique se déploie sur un horizon de finitude, le paganisme moderne sur un horizon d'occultation ou de dénégation de la finitude par la technique (laquelle vise à repousser indéfiniment les limites de la vie).

³ L'hypothèse de l'amour sans engagement (le vrai amour libre ?), à la Sartre – Beauvoir, pose un problème particulier qu'on ne peut expliciter qu'en posant la question de savoir sur quoi repose le non-engagement ou la non-fidélité ou le refus de toute promesse. Est-ce sur la méfiance à l'égard de toute convention supposée mortelle pour l'amour comme pour la liberté ? Sur la volonté de conjurer le sort qui voue tout amour à la destruction, en l'empêchant en quelque sorte de « s'installer » ? Sur une supposée contradiction entre l'engagement et la liberté ? Corrélativement, promesse, engagement, fidélité se présentent comme des contraintes « morales » incompatibles avec les feux de l'amour comme avec la liberté érigée en valeur suprême pour l'Individu. Dans tous les cas, ce qu'est l'amour, sur quoi repose la volonté d'attachement, au-delà du sentiment contingent, demeurent des questions en suspens.

ses désirs – qui se revendique comme libre puisque sans entrave, l'entrave de la durée ou de l'engagement. On voit bien qu'il y a là une contradiction, que nous tournons en rond, que l'amour libre n'est pas libre, bien que l'individu qui se déclare libre n'en ait cure, du moment qu'il jouit.

– Seulement, il n'est pas sûr qu'il aime, sinon lui-même et sa jouissance.

Car à l'évidence l'amour *dépend*, puisqu'il dépend d'un autre (ou d'une autre), et en cela il n'est pas libre mais forcément lié.

Pour rester libre, il faut donc ne pas aimer. Dans ce cas nous sommes certes liés à tout ce dont notre vie dépend par nécessité, mais au moins ne sommes-nous pas liés de notre propre fait, au moins ne nous mettons-nous pas de nous-mêmes dans la dépendance d'autrui, sachant, comme le dit Garcin dans le *Huis clos* de Sartre, que « l'enfer, c'est les autres »⁴. Mais si nous évacuons l'amour, de quoi sommes-nous libres, sinon bien sûr de suivre nos inclinations, ce qui n'est pas être libre mais simplement se croire libre parce qu'on se sent libre sur le moment ; et puis surtout, si nous évacuons l'amour, il reste que nous ne sommes que libres de ne pas aimer – et il se pourrait bien que ce soit cela, l'enfer : une sorte de solipsisme pratique radical, de repli de soi sur soi, sans que cela soit par ailleurs incompatible avec la simple utilisation du monde à son profit, en évitant autant que possible les ennuis, ce qui exige de la prudence. Non seulement il n'y a plus d'amour libre, mais plus d'amour du tout ; le souci de soi rencontre de toutes parts des limites et n'est plus que négativement libre, libre de ne pas... N'est-ce pas être déjà mort, comme le sont les personnages de *Huis Clos*⁵ ?

Puisque du côté de l'amour libre qui s'avère n'être ni libre ni de l'amour, nous nous sommes retrouvés dans une impasse, allons donc voir du côté de l'amour lié. Nous avons déjà disqualifié les hypothèses de l'habitude et du devoir. On peut faire un sort à l'habitude, en effet, bien qu'elle ait ses vertus (comment vivrions-nous concrètement sans habitudes ?) Du côté du devoir, c'est plus compliqué. Augustin, cité inauguralement, utilise l'impératif : *aime !* Et Kierkegaard, dans *Les œuvres de l'amour*, répète : *Tu dois aimer*, se plaisant à reprendre le *tu dois* kantien du devoir, mais en l'affublant de l'amour qui n'est plus très kantien. Il déclare tout simplement que l'amour n'est pas une affaire de sentiment mais de conscience⁶. Or, soit aimer par devoir est une contradiction, soit aimer représente l'impératif le plus absolu et inconditionné qui soit. On éliminera donc le sens de « par devoir » qui voudrait dire « sans amour » : aimer sans amour est évidemment une contradiction. Et pour aimer avec amour, il faut être libre. Mais libre de quoi ? Nous sommes bien obligés de dire : libre de se lier, libre de dépendre, libre de se donner, libre de ne plus être soi à soi

mais à l'autre, libre de ne plus être libre, mais au contraire de servir l'autre, et qui dit service dit servitude, ce qui conduit tout droit au détachement de soi ou au renoncement à soi – ce qui a pour effet, il faut le souligner, de se libérer de soi, de ce soi libre nullement libre. Or renoncer à soi, se libérer de soi, non seulement personne n'en a envie, mais c'est à peu près comme vouloir se soulever soi-même par les cheveux. Car je puis bien tout donner, comment *me* donner ? Comment en effet être à la fois le don et le donateur ? Le soi est condamné à rester le donateur qui donne, quoi qu'il donne, donc à rester soi, à se garder, ce qui revient à ne pas renoncer à soi. Le donateur ne peut aucunement devenir son propre don, malgré tous ses efforts. Il faut donc qu'il y renonce. Il faut qu'il renonce à aimer librement, de lui-même et par lui-même, de sa propre initiative : il faut qu'il obéisse, ce qui est la seule manière dont il puisse ne plus être assujéti à soi, à sa propre volonté aussi bien qu'à sa propre impuissance, tout en leur restant de fait assujéti, cette contradiction restant insurmontable, sans résolution. Obéir pour ne pas dépendre de soi, mais obéir à quoi ? Obéir à une dette. L'amour se présente, dit en effet Kierkegaard, comme une « dette infinie » (ibid. p. 161), telle que « celui qui aime ne peut pas calculer » (p. 163), ni l'amour « s'attarder à lui-même » (p. 164). Il ne peut plus s'arrêter de rembourser, son terme ne pouvant jamais être atteint. Mais du coup, peut-il seulement commencer à rembourser ? « Agis ainsi, conclut Kierkegaard, (...) les choses iront mal pour toi ». Devant une dette infinie, en effet, je ne puis que défaillir, puisque par définition il s'agit d'une dette impossible à rembourser. À la fois cela signifie que l'amour est impossible et gît dans une impuissance radicale, et à la fois qu'il nous réclame, nous sollicite sans mesure, à l'infini, mais en même temps comme un mendiant, pas du tout comme quelque chose de puissant et qui aurait le moindre pouvoir de coercition. De ce point de vue il laisse parfaitement libre ; il laisse tellement libre qu'il préfère rester muet devant la protestation, l'ironie, la raillerie et la dérision. Je vous avais prévenu que mon discours ne serait pas plaisant. Vous n'y pensez pas ! De quoi nous parlez-vous ?

L'heure approche où il me faut conclure. Comment conclure sinon en faisant de l'amour un impératif (aime !) auquel il faudrait obéir comme s'il ne venait absolument pas de nous mais uniquement de l'Autre. Il faut donc aimer sans se poser de question, car la moindre question commence à objecter des conditions, et si l'amour commence à être conditionné, il n'est plus. Il reste donc absolument impossible aussi longtemps que nous le faisons dépendre de nous, mais peut-être devient-il possible si nous consentons à nous en remettre jour après jour à ce qu'il ordonne, de sorte que c'est l'amour qui paye la dette de l'amour. Qu'est-ce que cela veut dire concrètement ? Si je disposais de vingt autres minutes, je ne suis pas sûr que je pourrais venir à bout de la réponse.

⁴ Je pense, à bien entendre la pièce, que pour Sartre, l'enfer, c'est soi-même.

⁵ Et aussi comme le déclare Isaac, le héros des *Fraises sauvages* de Bergman.

⁶ « D'une affaire de cœur, il fait une affaire de conscience », *Les œuvres de l'amour* (1847), in Œuvres complètes, t. 14, Paris, Éd. de l'Orante, 1980, p. 126.